

quelques années, non que le travail valait plus que par le passé à celui qui l'employait, mais uniquement parce que l'émigration aux États-Unis a fait augmenter la demande du travail d'une manière disproportionnée avec l'offre.

Nous avons quelques manufactures pour les ustensiles de ferme ; tels que faucheuses, rateaux, etc. Si ces industries ont pu s'établir, c'est que le prix de transport de ces articles volumineux est équivalent à un droit protecteur, et c'est pour cette raison que nous n'avons pas à craindre la concurrence étrangère pour ces industries ; ceci prouve combien efficace serait un droit protecteur pour d'autres objets d'un transport plus facile, un droit protecteur équivalant aussi aux frais de transport d'un article volumineux.

Protégeons notre industrie à un degré de protection qui puisse stimuler les capitaux craintifs par l'espérance de bons placements, c'est le premier pas qui coûte, et sans un gain évident, personne ne fera ce premier pas. En établissant une nouvelle industrie, il y a aussi à vaincre les habitudes du commerce. Pour le détourner de ses voies habituelles, de sa routine, il faut quelquefois se heurter contre de sérieux obstacles, compter sur le défaut d'expérience, sur l'attrait de la mode, le prestige du *far fetched*, et du *dear bought*, l'instabilité dans les tarifs, sur des inconvénients inattendus de toutes sortes. Tant que l'expérience n'a pas été tentée, il reste des doutes dans l'esprit sur le succès de l'entreprise, c'est pourquoi il faudra toujours des avantages rendus évidents pour faire tenter l'épreuve.

Cela est tellement le cas, que quelques industries pourraient s'établir avantageusement avec le tarif actuel, mais nous achetons à l'étranger par habitude, par défaut de considération, ou parce que l'établissement d'une nouvelle industrie est souvent ruineuse au début, pour cette raison qu'il est difficile de détourner le commerce de son cours habituel. C'est pourquoi il faut au départ une protection amplement suffisante, qui laisse peu de doutes à l'industriel sur les avantages que telle industrie pourra donner. Ne craignons pas de donner trop d'avantages, faire l'industrie trop rémunératrice, laissons une large marge aux profits, ce sera le moyen de créer plus vite l'industrie et par là la prospérité du pays.

(A continuer)

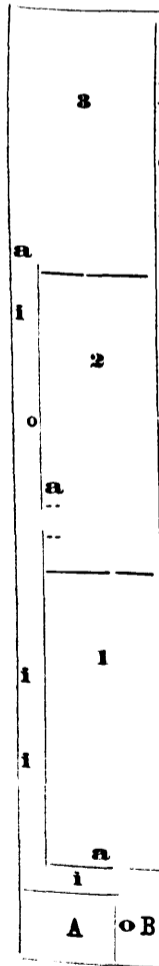
ED. RICHARD.

AGRICULTURE.

CAUSERIES.

(Suite.)

Le plan suivant, continua Thomas, représente la division actuelle de ma terre :



EXPLICATIONS :

A. Maison, laiterie, hangar à grain, remise à voiture et à bois de chauffage, et jardin potager.

B. Bâtisse de la grange : étable, écurie, etc., et cour spacieuse.

1, 2, 3. Divisions de ma terre adaptées à ma rotation.

i, i, i, i. Allée.

a, a, a. Barrières.

o, o. Puits.

Avec ma clôture du milieu je me suis fait une allée et deux *travers*, de sorte que mon exploitation se fait actuellement dans trois champs. Cet assolement en trois parties, qui me sauve à peu près 4 arpents de clôture, me permet de suivre la rotation suivante : deux années en grain, deux années en prairie et deux années en pacage. Je suis pleinement satisfait des résultats de ce système, que je voudrais avoir suivi dès le commencement de ma carrière.

Mais pour mettre ce système en pleine vigueur il m'a fallu d'abord un peu plus travailler que d'habitude et m'imposer quelques sacrifices. Heureusement que, malgré mes faibles revenus, je ne m'étais pas trop endetté ; j'avais six vaches et trois chevaux, je vendis un cheval, trois vaches (en conservant les trois meilleures laitières), et avec le produit de cette vente je pus faire face à mes créanciers et acheter la graine de mil et trèfle dont j'avais besoin.

Voici comment je procédai :

Première année : Le champ no. 3, comprenant mes meilleures pièces de terres, fut semé en grain avec graine de mil et trèfle. Tout le champ (comprenant à peu près 19 arpents en superficie) avait été labouré l'automne précédent et mes fossés et rigoles avaient été bien nettoyés, de sorte que je pus commencer à bonne heure et la graine prit racine comme il faut. Le champ no 2 et le champ no. 1 furent laissés en pacage et séparés, par un *travers*, du champ no. 3.

Seconde année : Le champ no. 1 fut encore laissé en pacage ; le champ no. 2 fut semé en grain sans graine de mil ni de trèfle, et le champ no. 3 laissé en prairie. Le temps des semailles passé, je construisis une allée le long de la clôture moyenne ; sans avoir besoin de l'allée pour cette année-là, j'aimais à faire ce travail d'avance afin de ne pas être trop surchargé d'occupations l'année suivante.

Troisième année : Le champ no. 1 fut encore laissé en pacage, le champ no. 2 fut semé en grain avec graine de mil et trèfle, et le champ no. 3 fut encore en prairie. Je séparai, par un *travers*, le champ no. 1 du champ no. 2, et je creusai un puits vers le milieu du champ no. 2 dans l'allée, tel qu'indiqué sur le plan.

Quatrième année : Le champ no. 1 fut semé en grain sans graine de mil ni de trèfle, le champ no. 2 fut laissé en prairie, et le champ no. 3, après avoir été deux ans en prairie, fut mis en pacage. Mon système de rotation se trouvait alors en pleine vigueur.

Pour résumer, veuillez me permettre de tracer le tableau suivant qui indique la succession des diverses cultures dans chacun des trois champs durant les sept premières années qui ont suivi l'adoption du système de rotation :

TABEAU.

ANNÉES.	CHAMP NO. 1.	CHAMP NO. 2.	CHAMP NO. 3.
1e année.	Pacage.	Pacage.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.
2e année.	Pacage.	Blé et pois.	Prairie.
3e année.	Pacage.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.	Prairie.
4e année.	Gaudriole et blé.	Prairie.	Pacage.
5e année.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.	Prairie.	Pacage.
6e année.	Prairie.	Pacage.	Gaudriole et blé.
7e année.	Prairie.	Pacage.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.

Comme vous pouvez le remarquer, le champ no. 1 fut laissé en pacage pendant trois années consécutives afin de régulariser au plus tôt ma rotation. La troisième année, malgré que mon troupeau fut réduit à un nombre assez limité, le capitaine me fit cependant prévoir que je n'aurais pas d'herbe en quantité suffisante et me conseilla d'ensemencer un morceau d'un arpent et demi du terrain A en grain destiné à être mangé en vert. Ce morceau avait souvent été couvert d'engrais pour jardinage ; de bonne heure le printemps j'en labourai le tiers, c'est-à-dire un demi-arpent, et j'y ensemencai un mélange de sarrasin et de blé-d'inde semé à la volée ; quelques jours plus tard j'ensemencai pareillement l'autre tiers, et la même chose fut faite pour le dernier tiers. Quand l'herbe commença à manquer dans le champ no. 1, je donnai de ce fourrage vert, soir et matin, à mes vaches laitières ; ceci me permit de les nourrir abondamment jusqu'à ce que le foin fut enlevé du champ no. 3 et que le regain y fut poussé, car alors j'y mis paître mes vaches et mes chevaux, ne laissant que les moutons dans le champ no. 1.

Une chose qui attira la plus grande attention de ma part, ce fut l'égouttement de mes champs. Dès la première année de ce que j'appelle *ma conversion*, je commençai à égoutter le champ no. 3 suivant les conseils mille fois répétés du capitaine B. D'abord au lieu de creuser mes fossés comme à l'ordinaire, je leur donnai 7 pieds d'ouverture, 3½ pieds de profondeur et 1½ pied de largeur au fonds, de manière à leur faire présenter la forme suivante :



Je trouve que cette forme, tel que me l'avait prédit mon ami, empêche la terre d'ébouler et sauve par conséquent beaucoup de travaux de curage.

Mes rigoles, surtout quand j'étais pour ensemencer de la graine de foin, étaient bien débouées et creusées à l'automne, et des saignées étaient pratiquées vis-à-vis chaque raie qui menaçait de retenir l'eau tant soit peu.

Il ne faut pas que j'oublie de dire que la terre extraite des fossés, au lieu d'être jetée sur les levées, était transportée vers le milieu du champ.

Le puits que j'ai creusé la troisième année dans l'allée, vis-à-vis le milieu du champ No. 2, est muni d'auges que j'ai soin d'emplir chaque matin. J'aurais pu m'exempter de creuser ce second puits, attendu que mon allée peut faire communiquer les animaux à celui de la grange quel que soit le champ qui soit en pacage ; mais je considère que, dans les grandes chaleurs surtout, il est préférable de ne pas trop faire marcher les vaches à lait, et d'ailleurs, comme dit le capitaine, un bon cultivateur doit une visite tous les jours à ses champs. Quelquefois les animaux peuvent faire brèche dans une clôture, des accidents, des maladies peuvent leur survenir ; et c'est le plus souvent eu

parcourant son domaine qu'on est porté à la réflexion et à concevoir de nouvelles idées d'améliorations.

Tout près de ce puits j'érige, chaque printemps, une espèce de remise formée de poteaux mis en terre et surmontés de branches et d'arbustes ; cet abri sert à protéger mes animaux contre les ardeurs du soleil et j'ai intention, dans la suite, de le remplacer par une rangée d'arbres plantée sur un côté de mon allée.

Enfin, tout en sentant que le capitaine peut avoir raison de me répéter que j'ai encore beaucoup à améliorer dans les détails et même dans l'ensemble de mon exploitation, je suis cependant satisfait, comme je l'ai dit, des résultats obtenus jusqu'ici. Je ne cultive en grain que 19 arpents par année et j'ai des récoltes doubles de celles que j'obtenais en en cultivant 29 arpents. Mon champ de foin me donne actuellement en moyenne 3,800 bottes par année. Mon troupeau de vaches qui de trois a été augmenté à sept, me donne en moyenne \$20 valant de beurre par vache, sans compter l'engrais de deux cochons.

—Sans doute, Thomas, fit le capitaine en souriant, si vous voulez seulement vous appliquer à conserver et utiliser le fumier de vos animaux, vous seriez un cultivateur assez parfait.

—J'avoue, reprit Thomas, en s'adressant à moi de nouveau, que mon ami Léon, fut plus docile que moi aux leçons du capitaine en ce qui a rapport à l'économie du fumier ; aussi je ne doute pas qu'une visite faite à ses bâtiments ne vous intéresse grandement. Comme il est certain que l'état des chemins vous empêchera de partir d'ici demain, je demanderai à Léon de nous permettre cette visite dans le cours de la journée.

—J'y consens volontiers, dit Léon.—Bien ! dit le capitaine, demain avant-midi, nous nous réunirons chez Léon pour visiter ses bâtiments, et demain soir nous ferons encore une veillée agricole ici : je vous y invite tous, mes amis.

On se dit au revoir, et, après avoir pris congé de mon hôte et de sa famille, j'allai dans un bon lit me reposer des fatigues du voyage.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

WALTER SCOTT

À ABBOTSFORD.

(Suite.)

Le château d'Abbotsford, avec ses fières tourelles—ses vastes cours ornées, ses curieuses galeries de peintures—sa salle à manger, assez vaste pour admettre un baron des anciens temps, et sa retenue entière—sa riche bibliothèque,—était comme on vient de le voir, non seulement, un centre d'attraction, une pri cière hôtellerie pour les *grands*,—princes, ducs, marquis ; c'était encore un lieu de pèlerinage vénéré au loin par les hommes de lettres—qu'ils fussent millionnaires comme Rogers—ou pauvres et roturiers dans leurs habitudes, comme James Hogg, surnommé, à cause de ses poésies pastorales *l'Ettrick Shepherd*.—Tous étaient bienvenus, que leur patrie fusse les "pics coiffés de nuage" de Morven—les "rives fleuries de la Seine, chantées par Madame Deshoulières—les prés verdoyants de la Germanie chers à Goëthe—ou les forêts d'Amérique célébrées par Fenimore Cooper et Washington Irving.

On a vu le barde d'Abbotsford décliner respectueusement le titre de "Poète Lauréat" que le roi George IV lui fit offrir, avec la pension annuelle de £300 y attachée "en faveur, comme il le dit, de ses confrères au Parnasse moins favorisés que lui, du côté de la fortune." Plut au ciel que son noble cœur, s'en fut tenu là. Non seulement sa bourse fut réitérément ouverte au génie malheureux, ce qui était bien ; mais ce qui n'était ni bien, ni sage, ce furent les frais ruineux où Scott, par bienveillance, se laissa entraîner, en se chargeant lui-même du coût d'impression des œuvres de plusieurs confrères. Revenons à Abbotsford. Au haut du portique étaient gravées les armes de la famille : en guise d'une des portes de cour on voyait la massive porte de l'ancienne prison d'Edimbourg—le Tolbooth—si célèbre dans son roman *Heart of Mid-Lothian* : à l'intérieur, s'élevait la statue en pierre du célèbre chien Maida, avec l'inscription préparée par Scott ; à l'angle opposé, une fontaine ornée de symboles du même genre. Les bustes des Césars et autres objets apportés de l'étranger, étaient disposés le long d'une galerie côtoyée par un chemin couvert. Voilà pour la cour, voyons l'intérieur du château. Le portique copié sur celui de l'ancien palais de Linlithgow, était orné de ramures de cerfs. Le vestibule à l'intérieur, un véritable musée d'antiquités : les panneaux des cloisons, étaient ceux enlevés à l'ancienne église de Dumferline et la chaire où avait prêché le réformateur John Knox, sciée en deux, servait de chiffonnier entre les trumeaux des fenêtres. Les murs entiers de ce vestibule étaient garnis d'armures—de trophées d'armes ; on y rencontrait aussi le bois d'un orignal d'Amérique—probablement un don de son frère Thomas, pale-maitre en 1817, du 70me Régiment stationné à Kingston. A votre gauche près de la porte, étaient deux cuirasses, deux étendards et des aigles, obtenus par Scott sur le champ de bataille de Waterloo, qu'il visita quelques semaines après ce mémorable combat. Au côté opposé brillaient deux armures complètes, l'une italienne, l'autre anglaise de l'ère de Henry V. Près de cette dernière, il y avait un énorme sabre à deux tranchants, long presque de six pieds, une relique du champ de bataille de Bosworth. En face de la porte, était l'âtre de cheminée, en pierre ; il était modelé sur une arche de l'abbaye de Melrose : la grille, était celle de l'archevêque Sharpe, mis à mort par les Covenanters ; et auprès, œuvre romaine, une massive chaudière de camp. Les écussons des ancêtres de la famille de Scott brillaient aux arches pointues : à l'endroit où il y avait des vides, se lisait la devise : *nox alta v'lat*. Les chiffres de ses meilleurs amis—Erskine, Morritt, Rose, s'enlairaient au tour du cintre d'une des portes et sur la corniche étaient blazonnées les armes des vieux chefs de Clans, en Ecosse, avec de patriotiques inscriptions ; *Scone Palace* avait fourni les chaises ; la cotte de mailles de Cromwell pendait aux murs. Une table près d'une fenêtre où les visiteurs inscrivaient leurs noms, avait pour tapis la dépouille d'un énorme lion fauve ; elle lui venait de l'Afrique méridionale—un don de son ami Thomas Pringle. Un des lambris avait été copié sur celui de l'abbaye de Melrose.